

**Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques**

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/  
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>									

# JOURNAL POUR TOUS.

“ La lecture est le premier des plaisirs. ”

Vol. 1.

OTTAWA, 12 SEPTEMBRE, 1878.

No. 7.

## AIMER ET ÊTRE AIMÉ.

On voit par les journaux que le moment est encore dur pour les négociants ?

—En effet, monsieur, très-dur; beaucoup tombent en faillite, et tout le commerce semble être arrêté; l'avenir est bien sombre.

—Avez-vous réussi à trouver une place? en avez-vous trouvée une à votre convenance? ”

M. Upjohn faisait cette question d'une manière assez indifférente, il espérait peu une réponse affirmative, et, bien qu'il la désirât de tout son cœur, il voulait cependant donner à entendre que c'était chose difficile à obtenir en si peu de temps et au milieu des circonstances actuelles. Un instinct généreux lui disait que l'espérance et l'encouragement doivent toujours être donnés à la jeunesse, car une fois ces stimulants retirés, elle reste à la merci de toutes les difficultés. James répondit sur un ton qui disait plus que ses paroles.

“ Pas encore, monsieur, non, et je crains bien qu'il ne me faille y renoncer. ” M. Upjohn regarda fixement le feu sans exprimer aucune surprise, sans manifester la moindre émotion. Il vit clairement que le jeune homme était en proie à une vive agitation.

“ Je n'ai encore entendu parler que de bien peu de places, je me suis présenté pour chacune d'elle, mais sans succès. Dans le fait, j'y ai presque renoncé; une fois peut-être j'aurais été accepté, mais on demandait à prendre des renseignements chez la personne qui m'avait employé, et cela, vous savez... ”

—C'est vrai, c'est vrai; cela peut être une difficulté pour quelques-uns; mais, après tout, elle n'est pas bien sérieuse; et quand les temps changeront, ce sera différent.

—Je voudrais bien avoir un bon métier, monsieur Upjohn, quel qu'il fût, pourvu qu'il me procurât une honnête existence.

—Oh! monsieur James!” Et la vieille femme mit ses lunettes sur la table et joignit les mains. “ Comment pouvez-vous parler ainsi! Quelle figure feriez-vous avec une aigle à la main et une forme sur votre genou? il me semble vous voir avec une truelle et gâchant du mortier, ou bien

encore tenant un rabot ou une scie. Vous n'êtes pas fait pour cela.

—Je n'ai pas été élevé pour cet état, monsieur Upjohn, mais peut-être vaudrait-il mieux qu'il en eût été ainsi.

—Chacun sa vocation, dit le brave homme. ” Et il se leva pour repousser un tison qui était tombé sur le foyer. “ Il faut nous en tenir à ce que nous avons appris. Un métier est une bonne chose pour l'homme qui s'y attache. Il ne faut pas certainement mener grand train; mais, à mon avis, peu importe que notre maison soit grande ou petite, pourvu que nous sachions proportionner nos desirs à nos moyens. Un homme peut être très-heureux, même dans la pauvreté. D. puis vingt-deux ans j'ai travaillé sur mon banc.

—Le jour, le jour, mon oncle.

—Où, le jour, petite coquine, la lumière des chandelles n'est pas bonne pour travailler, et d'ailleurs j'espère que ce métier m'occupera toute ma vie, et puis l'esprit a besoin de nourriture aussi bien que le corps. Qu'y voulez-vous? j'aime à passer mes soirées à lire ou à causer avec un ami. Et je crois jouir de mon coin du feu aussi bien que le premier potentat. Voilà donc, comme je vous disais, vingt-deux ans que je travaille modérément, bien entendu, et nous n'avons pas encore connu le besoin. J'en sais beaucoup qui se sont élevés plus haut, et quelque-fois j'ai pensé que j'aurais peut-être mieux fait d'entreprendre autre chose, mais quand les revers sont arrivés, quand j'ai vu tomber tant de gens, quand j'ai vu des cheveux blancs sur des têtes moins vieilles que la mienne, alors j'ai regardé mon méchant tabouret comme tout aussi sûr et aussi commode que d'autres. Donc, comme je le disais tout à l'heure, chacun sa vocation.

—Mais s'il n'y a pas de place pour moi, monsieur Upjohn? Et il semble qu'il n'y en ait pas dans la profession que j'étais appelé à remplir, pas une qui puisse me faire gagner mon pain!

—Eh bien, monsieur James, je comprends la difficulté, mais vous n'êtes pas le seul. Il y aura toujours dans le commerce de ces crises qui bouleversent tout de fond en comble, des ces moments où les négociants sont tristes et sombres, où beaucoup d'eux ont le cœur triste et ne savent

comment faire vivre leur famille. Nous sommes aujourd'hui dans une situation bien pénible: je plains ceux qui sont au sommet et qui doutent encore s'ils seront oui ou non engloutis dans le noir abîme béant au-dessous d'eux. Je les plains; mais un homme doit s'armer d'un grand courage, et quand les tempêtes grondent autour de lui, il faut qu'il lutte de toutes ses forces: le beau temps reviendra.”

James écoutait le raisonnement de son vieil ami. Il était juste en vérité, mais, pour son cœur en détresse, il fallait l'espoir d'un soulagement prochain, une place enfin qui, en récompense de son travail, lui donnât le pain pour ces faibles créatures dont son bras était le seul soutien.

Le fait est, et nous pouvons tout aussi bien dire la vérité tout de suite, que James en était arrivé à un point où il devait nécessairement s'arrêter et chercher un autre chemin. En vain il avait pris pension dans un hôtel fréquenté par un grand nombre de négociants et de commis, en vain il s'était mis à la piste de toute place vacante, en vain il avait essayé de se créer des relations, il avait échoué partout. La petite somme d'argent, provenant de la vente des meubles, avait été bien réduite par les dépenses du déménagement, et il avait dû, par nécessité, prendre la meilleure partie de ce qui restait. Après quelques semaines employées à d'inutiles efforts, il lui restait à peine de quoi suffire à ses dépenses pour une semaine encore.

L'hiver approchait avec ses froids qui glacent le courage et paralysent toutes les opérations commerciales.

James était doué de sentiments forts et énergiques qui jusqu'ici l'avaient soutenu, en même temps qu'ils faisaient concevoir à sa pauvre mère et à ses sœurs les plus vives et les plus consolantes espérances.

Mais cette force se retournait en ce moment contre lui-même et allait bientôt le rendre incapable de soutenir la lutte pénible dans laquelle il s'était engagé.

Son imagination malade évoqua devant lui les tristes visions du passé et donna ainsi une apparence plus sombre encore aux dures réalités du présent. Inquiet et désolé, il se mêlait le jour à la foule affairée, et regagnait la nuit son lit que fuyait le sommeil.

et où souvent des rêves pénibles venaient le tourmenter pour lui rappeler sa condition dépendante et malheureuse.

Comment s'étonner alors que son jeune front portât les marques d'un grand changement ?

Pendant que M. U'john prodiguait ses bons et virils conseils et essayait d'égayer l'âme du jeune Edwards, Gitty s'était levée et avait tout préparé sur une petite table au milieu de la chambre.

« Allons, monsieur James, approchez votre chaise; Gitty voyez-vous, veut nous régaler de petites friandises: habiles tentations de toutes ces jeunes filles, vous savez! Allons, monsieur James, allons, levons-nous.»

Gitty avait en effet mis sur une nappe blanche comme la neige une collation des plus appétissantes. Il y avait une assiette de grosses pommes rouges, brillantes comme des rubis, un plat de noix bien cassées et bien pleines, et un autre plat de châtaignes, grosses à faire envie; de plus, une large cruche de *spruce-beer*, dont l'écume s'élevait en pyramide au-dessus des bords. Les yeux de Gitty étincelaient de plaisir, et les aiguilles de Mme U'john volaient avec une rapidité extraordinaire; son mari même laissait presque paraître un sourire sur sa physionomie sérieuse.

Ils avaient à peine commensé ce frugal repas, qu'on entendit encore une fois ouvrir la petite grille, et aussitôt retentit un coup de marteau.

Gitty se hâta de prendre une lumière sur la table et courut à la porte, qu'elle ouvrit. Un jeune gentleman, élégamment mis, se tenait sur le seuil. A l'aspect de la jeune fille, l'étranger resta un instant confondu. Gitty, pensant qu'il se trompait, s'empressa de sourire, comme sourient ces charmants lutins toutes les fois qu'ils nous trouvent en défaut.

Ce sourire n'échappa pas au jeune homme, qui sentit aussitôt combien son silence était inconvenant.

« Pardonnez-moi, mademoiselle, je suis envoyé ici de la rue... Connaissez-vous M. James Edwards ?

— Il est ici, monsieur; entrez, s'il vous plaît.»

James entendait prononcer son nom, se dirigea rapidement vers la porte. C'était Rodolphe Hunt.

Les deux jeunes gens se reconnuèrent tout d'abord.

« Je suis venu, monsieur Edwards, pour savoir si vous aviez trouvé une place.

— Pas encore, monsieur; mais veuillez entrer.»

Rodolphe Hunt accepta l'invitation avec un sautoir qui blessa la délicatesse d'Edwards. A peine était-il entré qu'il mit son chapeau sur une

chaise et se débarrassa de son pardessus. Le moins que James pût fuir, était de l'introduire dans le petit cercle.

Une vive rougeur colora cependant son visage, lorsqu'il le presenta à ses amis.

Gitty rejeta les boucles de ses cheveux en arrière et parut toute troublée.

« Je suis heureux d'apprendre, monsieur Edwards, que vous n'avez encore rien trouvé à votre convenance, car mon oncle semble maintenant désirer beaucoup vous employer. Je dis mon oncle, car bien qu'ils soient tous deux mes oncles, vous n'avez pu sans doute vous empêcher de voir que la difficulté ne venait que de l'un d'eux seulement.

— Je serais très-fâché que ses objections, quelles qu'elles fussent, eussent été combattues par quelque...

— Oh! c'est bien sa propre volonté maintenant, et je pense que si vous voulez venir nous voir demain matin on prendra un arrangement qui vous satisfera.»

Lorsqu'après une longue nuit toute remplie d'insomnie, les premières lueurs du jour se déclarèrent, n'est-ce pas une joie véritable pour l'esprit si longtemps oppressé? Les dernières paroles de Rodolphe Hunt furent comme une aurore qui dissipa le sombre désespoir de James et lui promit un radieux avenir.

## VII.

Lorsque Mme Edwards fit ses adieux à James, qui quittait le village pour aller chercher fortune dans la grande ville, elle prit un sourire joyeux et lui donna tous les encouragements dont elle sentait qu'il avait besoin pour réussir dans l'entreprise sérieuse où il s'engageait. Mais son cœur était triste: sans doute elle espérait beaucoup de son énergie, de ses habitudes de travail et de son caractère vertueux; mais elle connaissait mieux le monde qu'il ne le pouvait connaître encore. Jusqu'alors, en effet, il n'avait pas vécu loin de sa famille; il n'avait jamais été en contact avec ces influences dangereuses qui assaillent les jeunes gens de nos grandes villes et en attirent un si grand nombre dans l'abîme. Elle connaissait mieux aussi les difficultés contre lesquelles il aurait à lutter. Et puis elle avait ses craintes à elle, ses craintes de mère: en dépit de ses efforts, ses moments les plus tranquilles en étaient troublés. Elle savait que James avait de nobles sentiments, un grand amour filial, et que jusqu'alors rien n'avait encore souillé son âme; mais comment allait-il se conduire sans guide lorsque la douce influence de sa mère et de ses sœurs

lui ferait défaut et que son tempérament ardent serait en contact avec les séductions de la ville? De quel prix serait la vie pour elle si son fils allait démentir le grand caractère qu'il avait soutenu jusqu'ici? Une seule pensée venait adoucir ses craintes maternelles, c'est que son cher enfant avait pu rencontrer quelque protecteur inconnu.

Cependant, quelles que fussent les inquiétudes actuelles de Mme Edwards, la tranquillité et l'isolement de la campagne avaient bien soulagé son cœur au désespoir. Quand on est jeune et riche, la ville a ses fascinations; mais quand nous sommes fatigués des plaisirs mensongers de la ville, c'est à la campagne qu'il faut chercher un asile, et Mme Edwards en avait trouvé un plus tranquille qu'elle ne l'avait d'abord espéré.

Mme Edwards, élevée dans un monde de plaisir et d'élégance, l'avait depuis longtemps quitté pour ne plus chercher sa joie que dans le sourire de celui qu'elle aimait. Elle régnait dans la demeure de son mari où elle renfermait toute son ambition, et les êtres chéris qui vivaient près d'elle adoraient sa douce royauté.

Tout ce bonheur a disparu. Aujourd'hui ces belles visions se sont évanouies, et chargée de graves responsabilités, elle ne voit devant elle qu'un avenir incertain et des ressources bien faibles. La tranquillité de son âme n'est pas encore altérée; sa démarche est tout aussi distinguée, tout aussi gracieuse dans ce petit cottage que lorsqu'elle se promenait dans un grand et riche manoir. Elle est toujours aussi belle, aussi douce; le son de sa voix est toujours mélodieux pour ses enfants, et tous ceux qui l'entourent sont pour elle des amis qui la respectent et l'aiment.

On était alors à la fin d'une triste journée d'hiver, et Mme Edwards et ses filles, assises autour de leur petite table devant le feu, faisaient rapidement courir leurs aiguilles.

« Je crains, ma mère, dit Marie en levant ses grands yeux brillants de dessus son ouvrage, je crains que James ne soit forcé de céder à la nécessité et ne revienne vers nous désappointé et souffrant.

— Peut-être, ma chère enfant. Il y a longtemps que cette crainte me tourmente, et cependant je ne puis m'empêcher d'espérer qu'il n'aura pas à subir cette épreuve.

— Que deviendrait-il, bonne mère? Il était si résolu et sa confiance était si forte! Oh! que je le plains, qu'il est malheureux d'être pauvre!

— Oui, sans doute, ma fille, un état de dépendance entraîne toujours de profondes et terribles douleurs.

— Je souffrirais plus, ma mère, de voir notre frère nous revenir déses-

péré que d'être obligée de manger du pain sec et de boire de l'eau.

—Nous en souffrirons toutes beaucoup plus, Julie. Une épreuve de ce genre est de celles qui rendent l'approche de la pauvreté plus pénible. Ce n'est pas que je craigne de voir le pain et l'eau nous manquer, et la maison sera toujours assez grande pour nous tous; mais, ce qui me fait trembler, c'est de voir le découragement s'emparer de son esprit jusqu'à lors si énergique et le courber pour toujours. Pauvre enfant! pauvre James!

—Ma mère, si vous relisiez sa lettre?

Il n'y eut pas de réponse à cette demande, car un coup soudain à la porte de la rue jeta tout à coup le petit cercle dans l'étonnement. C'était une si singulière façon de frapper que chacun s'écria instinctivement:

“Qui cela peut-il être?”

—Je vais bien le voir,” dit Julie mettant de côté son ouvrage et prenant la lampe sur la table.

*La suite au prochain numéro.*

JE L'AI TROUVÉE MAUVAISE

J'avais été invité plusieurs fois à chasser chez un vieux parent, qui me fait, régulièrement quatre fois par année, l'honneur de partager ma table et ma compagnie.

Il est fort riche, et j'ai la faiblesse de céder à certaines idées d'avenir; je pose ma candidature par des prévenances que je m'avoue moi-même un peu intéressées! enfin il faut bien semer pour...

Enfin, il m'invite à aller chasser chez lui, à une quinzaine de lieues de Québec, c'est d'un bon présage.

Comme je sais qu'il n'a pas deux lits je partis le samedi soir, je couchai à l'hôtel, et le lendemain de bonne heure, je me mis en chasse à jeun, comptant rabattre vers midi dans la salle à manger du bonhomme; du reste, il me semble que cela avait été convenu ainsi.

Après avoir battu la plaine en tous sens, et que mon estomac m'eut averti qu'il pouvait bien être midi, je me dirigeai vers le village, et dès la porte de la maison, je sentis une odeur qui, comme on dit vulgairement, me mettait l'eau à la bouche.

J'entrai, et après les salutations d'usage, comme je voyais que le dîner était terminé et le couvert enlevé, je crus devoir amener adroitement la question sur la faim et ses effets après une chasse de six heures.

—Oui c'est vrai, me dit, mon oncle, il paraît que dans ce cas là on mangerait des tiges de bottes.

—Assurément dis-je en prenant une chaise.

—Toi par exemple, un citadin tu ne dois guère aimer le veau froid?

—Moi? mon oncle, j'en raffole!

—Eh bien, mon garçon, s'il en est ainsi, voilà comment tu l'y prends... Tu achètes un bon morceau de veau, tu le fais

cuire et le lendemain tu as un veau froid excellent. Rappelle-toi ça...

Je pris le chemin de fer à une heure et je suis venu dîner à Québec, à 6 heures du soir, chez Laforce.

P.

ÉNIGME.

Je suis une étrange femelle,  
Petillante d'esprit, sans avoir de cervelle;  
Ronde de taille, ou peu s'en faut;  
Brune, comme on l'est en Afrique;  
Aveugle et sourde comme un pot;  
Plus combustible qu'un fagot;  
Plus maigre qu'une puce étique;  
Nue enfin comme une relique.  
J'inspire en tout climat l'épouvante et l'effroi,  
Le flambeau de la mort luit toujours devant moi;  
Lorsqu'on veut exercer ma funeste puissance,  
On me met en prison sous la garde d'un chien;  
Ce chien, pour m'affranchir, m'offre assistance;  
Quand à mon origine, on me conçoit sans mère;  
Je suis fille d'un moine, et j'ai tué mon père.

LES DIX COMMANDEMENTS

DU MARCHAND.

- 1er. Un magasin tu ouvriras  
Dans une bonne localité seulement.
- 2me. Des marchandises tu achèteras  
Pas plus que tu ne puisses vendre facilement.
- 3me. Les ventes tu ne pousseras  
Qu'aux pratiques d'argent comptant.
- 4me. Ton stock tu assureras  
Les bonnes assurances choisissant.
- 5me. Deux onces d'une livre tu ne prendras  
Ni retiendra sciemment.
- 6me. Pour argent comptant tu achèteras  
Afin de vivre longuement.
- 7me. Tous tes comptes tu fermeras  
Par argent ou billet mensuellement.
- 8me. Affable tu seras  
Fut-ce avec un petit enfant.
- 9me. Ta parole tu tiendras  
Avec tes créanciers et pratiques patrillement.
- 10me. Tu ouvriras et fermeras  
A la même heure invariablement.

VARIÉTÉS.

*Personnes aimables.*—La jeune fille qui laisse tout l'ouvrage à sa mère de peur de se salir les mains, la demoiselle qui porte des souliers fins les jours de pluie, le jeune homme qui a honte de paraître dans la rue avec son père.

\*\*\*

*Gens industriels.*—La jeune femme qui lit des romans dans son lit, l'amî qui est toujours occupé quand vous allez lui rendre visite ou qui n'a jamais le temps de répondre à vos lettres.

*Gens humbles.*—Le mari qui fait le beurre de sa femme, la femme qui cire les bottes de son mari et l'homme qui croit toujours que vous lui faites trop d'honneur.

\*\*\*

*Gens persécutés.*—La femme par son tyran de mari, les enfants par leurs parents et leurs professeurs, les pauvres par la société entière.

\*\*\*

*Gens timides.*—Un amoureux prêt à risquer la demande, un équipage avec un cas de choléra à bord.

\*\*\*

*Petites gens.*—Celui qui se moque des malheureux et l'abonné qui refuse de payer son journal.—Cette dernière classe est trop largement représentée.

\*\*\*

*Gens malheureux.*—Les vieux garçons et les vieilles filles.

\*\*\*

*Gens sensibles.*—Vous et moi!!!

C.H.

Explication du Rébus du No. 6.

Les dix manches ont dix lames S  
Les dimanches ont dit la messe.

AVIS.

Comme il nous arrive des nouveaux abonnés en grand nombre tous les jours et qu'il est difficile de régler le chiffre du tirage nous allons suspendre la publication pendant une couple de semaines afin que tous ceux qui ne sont pas encore souscripteurs et qui désireraient le devenir puissent avoir le journal: a complet. Après cela il n'y aura plus d'interruption dans la publication et les souscripteurs se trouveront à avoir le journal au complet car nous publierons deux numéros dans un pour former les 52 numéros auquel les abonnés ont droits. Nous profiterons aussi de ce laps de temps pour aller établir des agences et recevoir des abonnés dans la Province de Québec.

M. JEAN BUREAU, FILS, 136 rue St. Olivier, Québec, est notre seul Agent pour la ville et le district de Québec, et il est autorisé à recevoir tout argent et abonnements pour le *Journal pour tous*.



AVIS aux jeunes gens qui seraient disposés à solliciter des abonnements pour notre journal.—Nous enverrons dix numéros pendant un an (adressés séparément aux personnes qui souscrivent) sur la réception de \$1.25.

## Une Chanteuse des Rues.

Entre deux bouteilles, remarquant sa mélancolie incurable, il lui disait : "Tu est encore pas mal bete de l'attliger pour si peu. S'il n'arrivait jamais de plus grand malheur ! Sache-donc, mon vieux *Choucroute-mann*, pour ta gouverne, que nous le sommes tous, avant ou apres. Allons, vide ton verre, nous irons boire un litre plus loin." Moser buvait, mais au milieu même de son ivresse, le souvenir de Louise, traversant tout à coup son esprit, remplissait ses yeux de larmes et sa gorge de sanglots.

"Ce n'est pas tout. Si le pauvre diable n'était pas l'objet d'une vive sympathie, sa femme était détestée de trois ou quatre commeres qui n'admettaient pas qu'on s'occupât exclusivement de son ménage et qu'on refusât de fayer avec elles. Il ne faut pas demander si elles saisirent cette occasion d'assouvir leur rancune. D'accord avec des maris trop complaisants, elles attirèrent Moser dans leur société et s'appliquèrent à envenimer ses blessures sous le prétexte de les panser. L'une lui disait : "Toutes ces pimbes-ches se ressemblent. Avec leurs airs de sainte-nitouche, elles sont pires que les autres. Ça serait à n'y pas croire, si on ne savait pas ou même l'hypocrisie." Un autre reprenait : "Dieu, que vous ctes bon ! moi, à votre place, je ne m'amuserais pas à fondre en eau. Je ferais comme elle, nous serions quitte à quitte." Il ne pouvait se retourner qu'il ne sentit la pointe acérée de quelque propos semblable. On eût dit d'un malheureux couvert de plaies qu'on plongerait dans un bain d'acide. A force de ne plus voir que des gens si bien convaincus de son malheur, il finissait par en avoir la certitude. En proie à des douleurs dont le sujet était perpétuellement remis sous ses yeux, il n'allait plus qu'avec dégoût à son atelier et ne rentrait plus chez lui qu'avec une sorte d'horreur. Aussi acceptait-il de plus en plus fréquemment la moitié du lit que lui offrait le Parisien. Sous la conduite de ce digne ami, il ne travailla bientôt plus qu'à de rares intervalles et prit tout doucement racine dans les guinguettes et les estaminets. Pour suffire aux exigences de ces désordres, il retira peu à peu ses économies de la caisse d'épargne. Depuis longtemps déjà, il ne remettait plus à sa femme le salaire de la semaine. Il lui imposa graduellement de plus dures privations et ainsi jusqu'au jour où il dut se faire violence pour lui apporter à peine le nécessaire.

"Je m'étonne pourtant moins que vous pourriez le croire de l'imbécillité de ce Moser. Tout d'abord, sans doute, en admettant même que sa conviction soit fondée, il ne peut manquer de paraître inexorable. Il devait tant de bonheur à Louise, qu'une amnistie du passé eût été moins de la générosité que de la justice et de la prudence. Mais Moser ne participait ni de notre éducation ni de nos idées. L'occasion, depuis, m'a été souvent donnée de le voir et de l'étudier. Je me suis trouvé vis-à-vis d'un homme tendre, passionné, de l'esprit le plus étroit, complètement soumis aux contractions de son diaphragme, et aussi bien capable d'une confiance absolue que d'une méfiance outrée. A la lueur des brouillards qui troublaient sa tête allemande, il s'était forgé un idéal qu'il avait cru trouver dans sa femme. J'avais tout à coup ruiné son illusion. Louise n'avait bientôt plus été que la réalisation souillée du rêve de sa vie. Il s'était imaginé que cette femme, dont il était fier et pour laquelle il avait un amour mêlé de vénération, loin de mériter ce culte, n'était plus digne que le mépris. Sous le voile de l'aversion, une atroce jalousie rétrospective l'avait envahi et avait étouffé en lui jusqu'aux apparences du libre arbitre. De bonnes paroles, de sages conseils l'eussent infailliblement ramené à des sentiments plus humains. Ses brutalités n'étaient que la conséquence du mal d'amour qui le dévorait, et il ne devait pas être malaisé d'inspirer au moins le pardon à une âme si faible et si fortement éprise. Mais ses prétendus médecins n'étaient que des bourreaux qui retournaient le poignard dans ses blessures et y versaient du vinaigre au lieu de baume. Ses souffrances ne lui laissaient pas un instant de relâche et le maintenaient perpétuellement dans un égarement tout proche de la frénésie.

"Cependant la situation de Louise devenait de jour en jour plus précaire. A cause des soins que réclamait son enfant, il lui était interdit d'entreprendre un travail suivi. Sans compter les besoins auxquels elle se trouvait en proie, elle était encore journellement harcelée par des créanciers à bout de patience. Jusqu'alors elle avait tout enduré sans se plaindre. Après avoir essayé de la persuasion et de la tendresse, elle avait embrassé l'unique parti qui lui restait, celui de se taire et d'attendre ; mais son dénûment était parvenu à un degré qui ne souffrait plus de délai. Elle s'arma de résolution et attendit son mari. Des larmes dans la voix, elle lui exposa énergiquement l'extrémité à laquelle elle était réduite, et l'impossibilité où elle se

trouvait de vivre plus longtemps ainsi. Le pauvre insensé était ivre : il l'écouta d'un air méprisant. Dès qu'elle eut fini, il éclata en injures ignobles et s'oublia jusqu'à porter la main sur elle. Toutefois, il s'arrêta brusquement et s'enfuit, comme honteux de sa propre fureur...

"Comptant les heures, les minutes, les secondes, Louise attendit un jour, deux jours, une semaine, son mari ne reparut pas. Ceux à qui elle en demanda des nouvelles lui répondirent qu'il ne travaillait plus cour de Bretagne, et qu'il avait changé de quartier. Présentement, elle ne devait donc plus rien espérer de lui. Pour lutter contre une misère incommensurable, ses forces seules lui restaient. Elle se replia sur elle-même et mesura hardiment les profondeurs de l'abîme. Sans crédit, avec des dettes de la pire espèce, elle avait encore engagé ou vendu tout ce qui chez elle avait une valeur quelconque. Elle sentait positivement les premières atteintes de la faim. Il n'était pas au monde une famille, un parent, un ami à qui elle pût légitimement s'adresser. Les dernières paroles de sa mère retentissaient encore à ses oreilles comme une malédiction : "Que je ne te revoie jamais ! A dater de ce jour, tu es morte pour moi." Ce n'est pas qu'elle manquât du courage d'implorer sa pitié ou qu'elle désespérât de l'attendrir : elle eût de grand cœur, pour son enfant, foulé l'orgueil à ses pieds ; mais il fallait laisser entrevoir aussi l'inqualifiable conduite de Moser, avouer au moins tacitement qu'elle avait eu tort de l'épouser, et tout s ses forces s'évanouissaient à la seule idée d'accuser son mari. Si elle songea à moi, ce fut pour renoncer sur-le-champ à une démarche qui pourrait donner une apparence de justice aux soupçons injurieux dont elle était victime. Elle n'échappait à aucun des affronts de la misère. Dans sa détresse, deux fantômes ne cessaient de passer et de repasser devant elle ; la mort et la mendicité. Défaillante de trreur, elle serrait convulsivement son enfant dans ses bras et suppliait le ciel de lui envoyer une inspiration.

## JOURNAL POUR TOUS

ALBUM LITTÉRAIRE.

Publié tous les Jendis à Ottawa, Ont., par P. NAP. BUREAU.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT.

Un an.....	\$1.50
Six mois.....	0.25
Un numéro.....	0.01

L'abonnement est strictement payable d'avance.

Toutes lettres, envois d'argent, etc., doivent être adressés au soussigné.

P NAP BUREAU,  
170 1/2 rue Sparks, Ottawa